

Un monde sans esprit. Comment sortir des violences nihilistes ?

Roland Gori

Psychanalyste, professeur émérite de psychologie et de psychopathologie clinique à l'université Aix-Marseille⁵⁵

Pourquoi un psychanalyste s'intéresse-t-il à la question de la sécurité, de la guerre et de la paix ? Parce que la paix n'est pas simplement l'absence de guerre, c'est la victoire des forces d'accord sur les forces de discord, un point essentiel qui rejoint la préoccupation du psychanalyste en considérant que lorsque le psychisme fonctionne bien, ce n'est pas l'absence de conflit, mais la possibilité d'élaborer le conflit, de le transcender et de le métaboliser. Nos sociétés où il s'agit plutôt de congédier les conflits et les risques en épiaut les moments et circonstances où ils peuvent émerger, renoncent à la confiance qu'elles peuvent mettre dans la démocratie. Selon Jaurès, « ce qui manque le plus à la démocratie, c'est la confiance en elle-même, c'est l'ambition vraie ».

Rapatrifier les conflits dans le champ de la parole : s'affronter sans s'exterminer

Il ne s'agit pas de mettre en place des dispositifs de veille d'émergence des risques, mais au contraire, de revenir à la démocratie et à son invention même qui font le pari que ces conflits peuvent être rapatriés dans le champ de la parole où ils sont traités par la voie démocratique. Or, nous sommes aujourd'hui dans des sociétés sécuritaires, des « sociétés de contrôle » (Deleuze) porteuses en

55 Roland Gori est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes* (2016), *L'Individu ingouvernable* (2015), *La Fabrique des imposteurs* (2014), parus aux éditions Les Liens qui Libèrent. Il est l'un des initiateurs de l'Appel des appels lancé en 2009 : <http://www.appeldesappels.org/>

elles-mêmes d'une destruction de la démocratie. Elles n'ont pas confiance dans le langage et mettent sous curatelle technico-financière l'ensemble des citoyens qui s'en trouvent de plus en plus isolés et de moins en moins en capacité de débattre démocratiquement de leurs conflits. Or, l'absence du conflit du point de vue de la psychanalyse est l'entropie, la pulsion de mort, l'absence de rêve, de penser et d'éprouver. Car il ne s'agit pas d'éradiquer les conflits mais de se donner les moyens de les rapatrier dans un champ où ils puissent être traitables et où l'on puisse s'affronter sans s'exterminer.

En 2009, sous la présidence de N. Sarkozy, à travers le mouvement de l'Appel des appels, des soignants, des psychologues, des médecins, des infirmiers, des sociologues, des travailleurs sociaux, des éducateurs, des magistrats, des journalistes, des chercheurs, ainsi que le secteur culturel se sont regroupés pour dénoncer que leurs professions se sont retrouvées décomposées puis recomposées sous l'impact de critères gestionnaires qui renvoyaient leur finalité aux calendes grecques. Le logiciel des réformes n'a pas changé avec l'alternance. Pourtant, des chercheurs d'Oxford ont mis en évidence que les logiques comptables et austéritaires dans les services publics anglais ont provoqué, pour la seule année 2015, une surmortalité de 30 000 décès. Les critères gestionnaires sont devenus prévalants sur les intentions de soin et les valeurs vitales. Plusieurs rapports ont fait état du démantèlement des services publics britanniques qui étaient pourtant excellents. En France, des rapports sont en cours concernant la surmortalité liée à l'épidémie de grippe dont on se demande si elle ne serait pas le fait des logiques austéritaires imposées aux services hospitaliers, qui allongent les temps d'attente aux urgences, conduisent au report de certaines interventions chirurgicales, et aboutissent au dédoublement des chambres seules.

Ces professions qui ont réagi sont en légitimité de débattre des questions de paix et de guerre car elles sont des professions « canaris ». Autrefois, les canaris descendaient dans les mines pour prévenir les coups de grisou. De par la constitution de leur appareil respiratoire, ces oiseaux sentaient avant tout autre être vivant les méfaits du gaz incolore et inodore qui produisait les explosions. Il est ainsi criminel de vouloir mettre ces professions « canaris » citées plus haut en situation d'austérité supplémentaire alors que leur

fonction est de pointer, de pressentir les séismes sociaux et culturels en cours dans la société.

A la fin du XIX^e siècle, c'est aussi la sensibilité aux coups de grison des conditions sanitaires et sociales insalubres, qui ont amené les médecins à créer l'hygiène publique et à reconnaître l'importance des conditions sociales et professionnelles dans l'émergence des maladies, ce qui était méconnu auparavant. N'étant pas suffisamment entendus par le pouvoir, les médecins se sont d'ailleurs fait élire, d'où leur présence parfois importante dans des organes dits représentatifs.

Nous attirons l'attention sur les dangers de n'avoir qu'une vision purement économiste du monde car on ne peut rendre compte des sociétés avec une seule langue qui serait la langue économique et financière. Bernard Maris, économiste assassiné lors de la tuerie de Charlie Hebdo le 7 janvier 2015, disait que l'économisme en tant que vision culturelle, ferait plus de morts que les guerres de religion.

Nous nous retrouvons de nouveau confrontés aux impasses des libéralismes. Keynes disait que « Nous serions capables d'éteindre le soleil et les étoiles parce qu'ils ne nous rapportent pas de dividendes ». C'est ce que nous sommes en train de faire dans ce monde qui est désacralisé, fonctionnel, instrumental, où tout fonctionne. Les villes intelligentes seront peut-être l'avenir de la démocratie, elles peuvent aussi devenir ce qui peut se passer de l'humain. Les objets seront interconnectés, produisant une obsolescence de l'homme dont parlait déjà Günther Anders. Un rêve qui a constitué une utopie dans la Silicon Valley des années 1970, s'inspirant des idées fouriéristes et libertaires, qui devaient transcender la bipolarisation du monde entre capitalisme et socialisme. Il y a une utopie technicienne même si elle est éradication de l'utopie et de la fiction telle que je les entends.

Dans *L'individu ingouvernable*, l'auteur rappelle que l'individu est une fiction libérale. Il n'existe pas. Étymologiquement, individu signifie non divisé. Or, en psychologie, l'individu est fondamentalement divisé, traversé de désirs contradictoires, d'interdits et d'idéaux. Un individu seul n'existe pas. Camus rappelle que le XIX^e siècle a montré que l'individu solitaire n'existait pas. La sociologie, la psychologie sociale sont nées dans la deuxième moitié

du XIX^e siècle lorsque l'on s'est aperçu que la fiction d'un individu libéral rationnel, autonome, contractant avec l'autre pour faire société était illusoire. La substance sociale constitue la subjectivité de l'individu et sa manière même de se socialiser. Il n'y a pas d'individu autonome et libre. Hannah Arendt disait que « la liberté requiert la présence d'autrui ». Je ne peux être libre qu'à condition que les autres me reconnaissent. Cette reconnaissance symbolique et politique est essentielle. Selon la philosophe et journaliste, le tyran n'est pas libre car il n'a pas de pair pour le reconnaître, il est aliéné. Marx affirmait que les dominants sont aliénés à leur principe de domination.

Les impasses des libéralismes

Nous sommes ainsi face à trois impasses, celle de la fin du XIX^e siècle, celle de l'entre-deux-guerres et celle d'aujourd'hui. Elles naissent de la contradiction évidente entre les idéaux du libéralisme philosophique, comme émancipation de la tradition, de la religion et des autorités - ne te fie qu'à ta raison critique et à ta loi morale, sois autonome, aie le courage de savoir⁽⁵⁶⁾: c'est le discours des Lumières qui est constitutif d'une nouvelle subjectivité, d'un nouveau lien social -, et les pratiques sociales qui bafouent ces valeurs, ces principes.

Les révolutions, le printemps des peuples de 1848 se réfèrent au libéralisme philosophique mais dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le progrès de l'industrie et de la technique au lieu de réduire les inégalités sociales et de rendre les gens heureux, assigne l'individu à des places et des fonctions. La seconde révolution industrielle le transforme en instrument. Simone Weil écrit que l'homme est devenu l'instrument de l'instrument, tout se passe comme si le lieu de la décision passait de l'être, de l'ouvrier vers le mode d'emploi de la machine qui lui prescrit des actes de plus en plus rationalisés, fragmentés, organisés. Le taylorisme veut accroître le rendement individuel par une étude scientifique des mouvements séquentiels prescrits à l'ouvrier qui se trouve à ne devoir exécuter

56 Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières?* 1784.

que ce qui lui est prescrit. Le clivage entre décideurs – experts et les ouvriers - instrument fondamental dans le taylorisme, s'est généralisé à l'ensemble des professions.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les masses émergent pour revendiquer cette liberté, cette égalité et cette fraternité dont les pratiques mettent en évidence qu'elles ne sont que formelles. Ces valeurs ne sont respectées que pour une petite classe dirigeante qui fait alliance avec les adversaires d'hier. C'est ainsi que se regroupent les libéraux, les partisans de l'ancien régime et les bonapartistes. Il s'agit de freiner l'émergence des masses, et de leurs revendications à voir appliquer les principes qui fondent le libéralisme. D'où la montée en puissance des mouvements révolutionnaires du communisme, du socialisme, de l'anarchisme, mais cela donne aussi naissance à des mouvements révolutionnaires contre-révolutionnaires, l'antisémitisme, le nationalisme, réactions à cette même contradiction. En 1895, année de la découverte de la psychanalyse, le tribun populiste antisémite Karl Lueger gagne les élections à Vienne; Dreyfus est dégradé. La dimension révolutionnaire de ces mouvements populistes, nationalistes, antisémites ne doit pas être méconnue.

L'individu libéral n'existe pas, ce que même les juristes commencent à constater au début du XX^e siècle. Ce qu'on appelle « l'autonomie de la volonté » individuelle comme source du droit, l'individualisme juridique, est dénoncé. Comme disait Durkheim, « il n'y a pas que du contractuel dans le contrat ». La condition sociale intervient dans la négociation avec l'employeur. Aujourd'hui, on tend à une régression sociale avec la contractualisation par secteur, par entreprise face à la loi. Henri-Dominique Lacordaire, prédicateur dominicain, affirmait pourtant qu'« entre le fort et le faible, c'est la loi qui affranchit, et la liberté qui asservit ». L'idée d'une société fondée par des individus autonomes qui contractent entre eux pour faire société est une illusion.

De la même manière, le rapprochement entre l'industrie, la technique et la science qui aboutit à l'érection de la tour Eiffel et à la galerie des machines au champ de mars, n'a pour autant pas rendu plus heureux et plus riches les plus pauvres. Au contraire, les inégalités sociales se sont accrues. Le constat que l'industrie et la technique ne peuvent pas tout se fait à droite comme à gauche. Les arts et

l'artisanat réagissent à travers l'expressionnisme, l'Art nouveau, des formes botaniques, végétales et féminines face à la rugosité d'Eiffel.

La nation émerge. C'est le moi national, implanté dans sa géographie, son territoire et son histoire, la terre et les morts, comme le dit Maurice Barrès, qui vient fonder ce moi qui ne peut plus être reconnu comme autonome et rationnel. L'humain ne se laisse pas uniquement guider que par son intérêt, la psychanalyse naît de ce constat. « Le moi n'est pas maître en son logis », disait Freud, il a des pulsions, des désirs, des crises hystériques. Qu'allaient faire les bons bourgeois parisiens aux leçons de Jean Martin Charcot à l'hôpital de la Salpêtrière le mardi, si ce n'est constater l'imposture du libéralisme et de sa fiction d'un sujet rationnel ?

Ce problème n'est pas réglé et débouche sur une industrialisation de la mort et une technicisation des rapports sociaux, c'est-à-dire sur la Première Guerre Mondiale dont Jaurès a l'anticipation comme Stephan Zweig, Romain Rolland et bien d'autres. C'est une tentative de régler une crise de civilisation en déplaçant le problème. Puisqu'on ne peut pas trouver un nouveau paradigme de civilisation, il y a en lieu et place cette guerre.

« La crise, c'est lorsque le vieux monde est en train de mourir et que le nouveau monde tarde à naître. Et dans ce clair-obscur naissent les monstres », écrit Antonio Gramsci dans *Cahiers de prison*. Ces monstres, ce sont ceux du nationalisme, de l'antisémitisme, du racisme. Dans l'entre-deux-guerres, l'organisation totalitaire prend le pas. Les sujets atomisés, désaffiliés sont pris en charge par des appareils qui donnent un sens et une cohérence à leur existence. Les écrits de Simone Weil sur l'Allemagne (1932-1933) décrivent ces masses de chômeurs, de personnes qui s'effondrent dans le déclassement. On ne peut d'ailleurs pas comprendre l'élection de Trump aux États-Unis en novembre 2016, si on ne reprend pas les travaux sur « les employés » de Simone Weil et de Siegfried Kracauer (1929-1930). Une cohorte formée par les classes moyennes inférieures, que l'on appelle les employés, sent alors venir son déclassement économique en maintenant toujours l'aspiration à appartenir à la bourgeoisie dans une sorte de tragédie où ces employés sont étirés entre d'une part les insignes bourgeois dont ils prétendent pouvoir se parer, et leur prolétarianisation économique, matérielle et symbolique.

Il faut se méfier des démons de l'analogie, mais on observe aujourd'hui ce même grand écart entre ce à quoi on peut aspirer en fonction des valeurs transmises dans la culture et l'éducation, et la réalité sociale qui nous rattrape et nous montre l'impossibilité de réaliser ce rêve. Ce sont principalement ces catégories qui sont allées se jeter dans les bras des partis totalitaires nazis et fascistes. Aujourd'hui, nous avons également une crise, celle de l'hégémonie culturelle du libéralisme parce que pendant longtemps le néolibéralisme qui est plus qu'un libéralisme économique, a développé une vision du monde selon laquelle il n'y a aucun problème psychologique, social, politique, économique, qui ne puisse être résolu par une mise en modèle économique. Chaque individu étant considéré comme une micro-entreprise libérale autogérée ouverte à la concurrence et à la compétition sur le marché des jouissances existentielles, place ses investissements, ses capitaux psychosociaux pour obtenir un rendement de satisfaction. C'est ainsi que l'on explique le nombre d'enfants, la solidarité ou la non-solidarité entre les ascendants et les non-ascendants. Gary Becker en 1964, prix Nobel d'économie, explique dans *Le capital humain*, que c'est l'État social, l'État-providence qui a produit une absence de solidarité entre les parents et les enfants en se substituant à cette solidarité spontanée. Par conséquent, si l'on veut accroître le lien social et familial, il faut supprimer l'État-providence, ce qui est mis en place depuis trente ans. Il justifie l'augmentation du nombre de divorce par la corrélation avec la tendance à égaliser les salaires masculins et féminins. Si l'on veut éviter les divorces, il faut donc maintenir l'inégalité salariale. Il a avec les mêmes méthodes établi une politique de l'immigration et de la criminalité en analysant économiquement les facteurs de la délinquance.

La disparition de la politique

Toutes les politiques dites thatchériennes, sarkozystes et autres, sont inspirées de l'école de Chicago, de Milton Friedman ou de Gary Becker et promeuvent une vision du monde qui promet non pas un État totalitaire mais le bonheur, le plaisir et la liberté. L'autre est un adversaire à combattre sur le marché économique. C'est la

disparition de la politique, un vieux rêve qui remonte au XIX^e siècle où Ernest Renan expliquait par exemple que l'administration scientifique et gestionnaire de l'humain nous débarrasserait de la politique. Certains candidats qui prônent aujourd'hui la disparition du clivage droite-gauche s'inscrivent dans cette pensée. Il ne faut pas oublier que ni droite, ni gauche est un slogan fasciste. A la fin du XIX^e siècle, apparaît un fascisme à la française que l'historien Zeev Sternhell appelle un laboratoire d'idées qui permet ces rapprochements entre l'extrême droite et l'extrême gauche.

Le néolibéralisme n'est pas du côté du fascisme, il défend une gestion technique des populations humaines avec quelques contradictions comme celle de l'effacement des frontières et du démantèlement des vieilles entités comme celle de la nation développée au XIX^e siècle, qui aboutit à ne considérer les humains qu'en termes de flux de population à gérer. Or, ces mouvements posent des problèmes aux politiques et viennent convoquer les gouvernements gestionnaires sur ce qu'ils ont tenté d'éviter, à savoir le champ politique.

Aujourd'hui les notions de *repérages religieux* sont de même substance que ce qu'a été l'identification par des repères nationaux. Ils ne correspondent pas à une réalité, mais au besoin de donner un repère à un moment où il y a un vide sidéral dans la cohérence et le sens qu'une société peut offrir à celles et ceux qui la composent.

Après la première impasse du libéralisme émancipateur à la fin du XIX^e siècle face aux réalités de la deuxième révolution industrielle, une deuxième impasse naît à l'entre-deux-guerres avec la tentative de refonder les repères autour de la race et de la biologie avec le nazisme et le fascisme. Aujourd'hui, nous faisons face à une impasse du même ordre. Le néolibéralisme croit encore que la mondialisation sera heureuse, qu'elle va réduire les inégalités et produire des échanges pacifiques dans le monde. Or, qui peut encore croire que l'économie de marché garantit la liberté, comme l'assurait Montesquieu, que « le commerce adoucit les mœurs », qu'il vient à la place de la guerre? L'Occident libéral garantit la liberté même si par ailleurs, il y a du chômage et des inégalités sociales. En Europe centrale et plus encore en Chine, la démonstration est faite que l'on peut cumuler dictature et économie de marché.

Nous assistons à la crise d'une culture essentiellement technocratique, désacralisée, économique et gestionnaire, qui s'est progressivement installée dans nos sociétés, y compris dans le domaine de la psychanalyse, où triomphe l'économie des comportements. Désormais on préfère les thérapies cognitivo-comportementales ou le coaching à la psychanalyse, ce n'est pas par amour de la science, mais en raison d'une certaine conception du sujet humain comme étant la sommation cumulative de l'ensemble de ses comportements sur lesquels on peut agir. On ne porte plus attention à ce que ces symptômes peuvent dire de son histoire singulière ou collective. Ce qui compte étant la manière dont il se comporte.

En Occident, le gouvernement des humains est d'ailleurs indissociable du gouvernement de soi, par la manière dont on apprend aux gens à se gouverner que ce soit par l'éducation, la culture ou le soin. La politique est inséparable d'une certaine éthique et d'une ascèse. Socrate répond à Alcibiade qui lui demande comment il peut se rendre maître des autres et de la nature, « commence par te gouverner toi-même », « sois le thérapeute de toi-même ».

À l'interface de la psychanalyse et de l'analyse sociale, une expérience pilote donne un bon exemple de ce mode de gouvernement des humains. Après avoir été mise en place il y a plus de dix ans aux États-Unis et en Europe du nord, elle est lancée à Londres depuis le vote d'une loi en 2012 appliquant une tolérance zéro à l'égard des personnes qui commettent des troubles sociaux mineurs, comme des injures ou des altercations sur la voie publique alors qu'ils sont en état d'ébriété. Ils doivent payer des amendes et pointer pour montrer qu'ils ne sont pas en récidive. 50 % des urgences dans les hôpitaux londoniens sont dues à des excès d'alcool. C'est donc bien un réel problème de santé publique. Il est proposé à ces personnes de porter un bracelet électronique qui mesure le taux d'alcoolémie toutes les trente minutes à partir de leur niveau de transpiration. La machine envoie une alerte. En cas de récidive, la personne peut être envoyée au tribunal et en prison. Sa conscience morale devient une machine, un surmoi portatif vissé à la cheville. L'ex-maire de Londres aujourd'hui ministre, Boris Johnson, a déclaré que la mesure « ne vise pas les gens connus de la police. On ne vise pas les malades, on vise tous ceux qui exagèrent et se trouvent pris dans des

bagarres. Plutôt que de les emprisonner, on peut les aider, je crois que c'est moins cher et plus efficace. »

La forme de l'aide, du soin et de l'éducation est la correction par la machine, ce qui était déjà un vieux rêve à la fin du XIX^e siècle quand l'ingénieur républicain Poulot affirmait que pour l'ouvrier il n'y avait rien de plus moral qu'une machine parce qu'elle commande ses comportements. Michelet disait que c'est « la machine qui fait marcher l'homme et non l'homme qui fait marcher la machine ». Boris Jonhson emploie un langage comptable celui de la logique de la financiarisation qui a installé ses normes entre cuir et chair ces dernières décennies dans toutes nos pratiques professionnelles. Les raisons qui ont poussé la personne à s'alcooliser n'importent plus. Le sujet est réduit à la somme de ses comportements. L'important est qu'il ne boive pas. Est-ce si efficace? Tant que les personnes portent le bracelet électronique, moins de 5 % récidivent. Quand on leur enlève, la moyenne des récidivistes rejoint la moyenne générale. À moins de porter le bracelet toute sa vie, rien ne change. Cette expérience n'est pas qu'un bricolage qui permet de résoudre un problème sanitaire. Elle montre la manière dont notre société dans une vision économique technocratique envisage de traiter les problèmes. Les seniors qui fuguent des maisons de retraite porteront des bracelets. Les employés auront une puce sous la peau qui leur donnera le programme des tâches qu'ils auront à effectuer dans la journée, etc. C'est la *fabrique d'un lien social* qui individualise. Ce n'est plus la relation ni le contact qui guérit. En même temps que ce lien social disparaît, disparaît aussi un rapport du sujet à son intériorité puisqu'il doit fonctionner comme une machine.

Deuxième exemple, l'assureur Generali a proposé à ses clients en juillet 2016 un modèle de prime qui tienne compte de la manière dont il se comporte dans la vie. Les big data individuelles sont données à un site qui les anonymise et sort un profil où figurent le type d'alimentation, les pratiques sportives, etc. La numérisation du monde peut aussi bien permettre l'émancipation que l'aliénation et la servitude. C'est ce qui est en jeu aujourd'hui. La technique a provoqué l'obsolescence de l'homme et la numérisation entend surveiller, contrôler, tracer les comportements et donc les corriger. Ce n'est pas inhérent à la technique, mais c'est l'usage social et politique

que l'on en fait qui peut être mauvais. Jacques Ellul a souligné que ce n'est pas la technique qui est maléfique, mais le « sacré transféré à la technique ».

Le résultat en est la prolétarianisation généralisée de l'existence. Marx parle de l'aliénation de celui qui produit par le processus de production. Il s'agit de la confiscation du savoir, du savoir-faire et du savoir-être par la machine. Les paysans sont prolétariés en tant que les savoir-faire se trouvent confisqués par les exigences des industries de l'agroalimentaire. Tous les métiers sont prolétariés. La dimension artisanale et artistique se trouve confisquée par les règles et bonnes pratiques, les protocoles standardisés, et l'ensemble des éléments normatifs de ce que l'on appelle le « droit mou » qui décompose et ubérise les métiers en modules en faisant une impasse totale sur la dimension sociale, relationnelle, affective et symbolique. Cette taylorisation est invisible car elle nous est apportée sur le mode du jeu et de l'ultra modernité avec des machines qui sont immatérielles, comme des logiciels qui ont des effets pourtant bien réels d'assujettissement, mais qui paraissent de l'ordre de la distraction.

Walter Benjamin, philosophe, écrit : « une toute nouvelle pauvreté s'est abattue sur les hommes avec ce déploiement monstrueux de la technique, et l'envers de cette pauvreté, c'est la richesse opprimente d'idées qui filtrent chez les gens. Que vaut en effet tout ce patrimoine culturel s'il n'est pas lié pour nous justement à l'expérience. Cette pauvreté d'expérience ne concerne pas seulement nos expériences privées, mais aussi celle de l'humanité en général et c'est en cela une forme nouvelle de barbarie ». Le cours de l'expérience a chuté et sombre indéfiniment. On n'a plus le temps de faire expérience et de la transmettre à d'autre, puisque le monde est devenu si intelligent qu'il fonctionne sans nous. Cela produit un éloge de l'instant, de la mode, de la rapidité et une dévalorisation de la mémoire, de l'histoire, du lien avec le passé. Or, comme le disait Tocqueville, « lorsque le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ».

Ce totalitarisme néolibéral joue sur l'instant, le jeunisme et en face, s'agitent les nostalgiques de l'ancien temps qui souhaitent un retour aux vieilles racines et aux traditions. Il y a là l'émergence d'un

carburant révolutionnaire épouvantable, sanglant, tragique, infect qui s'appelle le djihadisme salafiste, où il s'agit de vivre comme aux origines. *Salaf* signifiant ancêtre.

Le djihadisme salafiste: un carburant révolutionnaire épouvantable

Inventé entre le VIII^e et le XI^e siècle, le salafisme existe depuis longtemps. L'islamisme est un terme que l'on doit à Voltaire au XVIII^e siècle où des mouvements s'appuient sur la religion pour refuser les lumières et la modernité qu'elles soient orientales ou occidentales. Pendant tout le XX^e siècle, des mouvements wahhabites, sunnites, salafistes constituent une revendication opposée au nationalisme arabe considéré comme étant modélisé par une entité, la nation, importée par la colonisation et l'Occident. Un des grands penseurs des frères musulmans, Sayyid Qutb, est pendu par Nasser en 1966. Ce sont les mêmes mouvements qui ont assassiné certains présidents. C'est une autre voix comme la révolution iranienne chiite de 1978-1979, qui porte une fiction révolutionnaire contre-révolutionnaire, que je nomme théofascisme en établissant un lien avec les nazis et les fascistes sans toutefois parler d'islamofascisme, car d'autres religions peuvent y conduire tout autant. Il s'agit de rassembler toutes les frustrations sociales, tous les ressentiments, toutes les colères qui n'ont pas trouvé un débouché autrement.

Parmi les jeunes qui partent en Syrie et s'engouffrent dans un romantisme funèbre épouvantable, 40 % sont des convertis européens, enfants de classe moyenne et non exclusivement des banlieues avec de bons niveaux d'études souvent supérieurs à la moyenne générale. Il ne s'agit pas d'être contre les mesures sécuritaires qui sont nécessaires mais de dire qu'elles sont insuffisantes parce qu'elles traitent les symptômes et non les causes du mal. Nous risquons une spirale qui nous conduit à un État d'exception car le propre des mesures sécuritaires est qu'elles sont palliatives et donc qu'elles ne suffiront jamais. Il en faudra d'autres à l'infini. D'autre part elles sont iatrogènes, c'est-à-dire qu'elles produisent des maladies, car elles vont nourrir tous les ressentiments, toutes les haines et les humiliations.

Comment se fait-il que ce projet qui ne semble pas émancipateur puisse apparaître révolutionnaire ? Foucault s'est posé cette question au sujet de la révolution iranienne chiite et de sa spiritualité politique alors qu'elle signifiait la théocratie et la soumission. La réponse tient à ce que nous sommes en panne d'utopie, de projet politique et de rêve partagé. Hannah Arendt écrivait à propos des partis totalitaires : « ce qui était si séduisant, c'est que le terrorisme était devenu une sorte de philosophie exprimant la frustration, le ressentiment et la haine aveugle, une sorte d'expressionnisme qui avait les bombes pour langage, qui observait avec délice la publicité tapageuse donnée à ces actions d'éclat et qui était prêt à payer de sa propre vie pour faire reconnaître son existence par la société normale ». Ce point est important lorsque l'on évoque le terrorisme.

Le titre *Un monde sans esprit* s'inspire d'un écrit de Marx dans lequel il parle de la religion comme opium du peuple : « La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple ». Notre monde très réaliste – Romain Gary parlait des réalistes comme des faussaires –, désacralisé, désenchanté produit un vide rempli à un moment donné par le nationalisme, par le totalitarisme et aujourd'hui par des formes de nihilismes. Camus disait qu'il ne faut jamais oublier que « les nihilistes ont besoin d'idoles ». Le Front national, la résurgence des nationalismes font partie de ces monstres qui viennent occuper la scène vide parce qu'on ne peut plus croire dans l'utopie néolibérale. Nous devenons pratiquants d'une religion à laquelle nous ne croyons plus, on nous contraint à une vision du monde économique et gestionnaire. L'élection présidentielle est devenue une tragédie, une farce.

Construire le monde commun

« La liberté requiert la présence d'autrui », selon Hannah Arendt, qui ajoute que c'est la pluralité des autres qui rend ce monde habitable, sinon nous perdons le monde commun. Le champ du politique est l'ensemble des actions et des paroles politiques qu'il y a

entre nous. La conception assurantielle de la sécurité sociale est une conception individualiste qui correspond à la casse du monde commun inspiré par la vision d'un individualisme poussé à l'extrême s'appuyant sur la technique et la science, l'économie et la finance.

La géopolitique occidentale et les interventions ont produit le chaos. Tous les officiers sunnites de Saddam Hussein sont allés se recycler chez Daesh. Ces éléments sont en fait interdépendants, il y a une structure. Que proposer face à cela ?

Dans l'ouvrage paru en avril 2017 (*Actes Sud / Les Liens qui Libèrent*), écrit avec Bernard Lubat, musicien, et Charles Silvestre, secrétaire général des Amis de l'Humanité, qui s'intitule *Manifeste des ouvriers*, il est question de la fonction sociale de l'art face à cette perte du sens commun et à la bureaucratie qui accompagne le néolibéralisme. De nombreux travaux de sociologues et d'anthropologues (David Graeber) démontrent en effet qu'il n'y a jamais eu autant de procédures bureaucratisées que dans ce monde néolibéralisé. Jaurès disait en 1904, « il ne peut pas exister une société sans religion », comme Camus affirmait que « je ne crois pas en Dieu, mais je ne suis pas athée ». Il y a une spiritualité politique, laïque. Si on ne veut pas que des énergies révolutionnaires soient captées par des mouvements contre-révolutionnaires, il est important de répondre à ce besoin de spiritualité politique. On peut le trouver en partie dans l'art, encore faut-il s'entendre sur ce qu'est l'art. Il a toujours joué un rôle d'enchantement et de sacralisation du monde. L'art pour l'art aurait cassé la fonction sociale de l'art, selon Tolstoï, pour qui il fallait un art catholique, chrétien, etc. L'art peut être aussi la manière de vivre. Camus disait qu'il y a toujours des métaphysiques derrière les méthodes, la manière dont on vit est une métaphysique et pas forcément religieuse.

L'art a aussi un sens pour les métiers que l'on doit soustraire à l'évaluation permanente et à la décomposition tayloriste. Il faut se mobiliser pour restaurer la dimension artisanale et artistique des métiers. C'est vital, sinon rien ne changera. Car nous sommes dans une société du travail. Le numérique changera peut-être la donne mais on ne le sait pas encore. D'après Marx, « en produisant des objets et des services, on se produit », et « se produisant, on produit un type d'humanité ». Le mouvement *Arts and Crafts* a voulu redonner

aux métiers une dimension à la fois artistique, artisanale et socialiste. William Morris et John Ruskin ont prôné le tripode sur lequel poser les existences parce que la manière dont on travaille, c'est la manière dont on vit. Les normes sont intériorisées et reproduites dans la famille, dans la vie amoureuse et la vie sociale. C'est en cela que la culture est inutile mais essentielle, car elle nous délivre du souci de l'utilité.

Simone Weil, catholique, philosophe ayant travaillé à l'usine, surnommée la « vierge rouge », pose le caractère essentiel de la culture : « Naguère la culture était considérée comme une fin en soi, et de nos jours ceux qui y voient plus qu'une simple distraction y cherchent d'ordinaire un moyen de s'évader de la vie réelle. Sa valeur véritable consisterait au contraire, à préparer à la vie réelle, à armer l'homme pour qu'il puisse entretenir, avec cet univers qui est son partage et avec ses frères dont la condition est identique à la sienne, des rapports dignes de la grandeur humaine. » La culture nous prépare à vivre une vie dans la dignité et la fraternité.

Foucault précise ce qu'il entend par art en 1983, lorsqu'interpellé par des étudiants de Berkeley, il leur répond : « ce qui m'étonne, c'est le fait que dans notre société, l'art est devenu quelque chose qui n'a un rapport qu'avec les objets et non pas avec les individus ou avec la vie, et aussi que l'art est un domaine spécialisé fait par des experts qui sont des artistes. Mais la vie de tout individu ne pourrait-elle pas être une œuvre d'art ? Pourquoi une lampe ou une maison sont des œuvres d'art et pourquoi pas notre vie ? ». Si on veut réenchanter le monde, ce ne sera pas avec les drogues dures et fallacieuses des religions, surtout lorsqu'elles sont des motifs qui servent de carburant révolutionnaire aux groupes terroristes, mais c'est en répondant à un besoin essentiel de rêve, et d'illusion dans le sens positif du terme, qui permet de préparer les projets. « Les utopies d'aujourd'hui sont les vérités de demain », selon Victor Hugo. Il nous faut rêver aujourd'hui pour pouvoir réaliser demain, d'où l'importance d'une préparation dans la vie réelle. On a d'abord rêvé les réformes avant de pouvoir politiquement les accomplir.

* *

*

Discussion

Qu'est-ce qu'une spiritualité laïque et politique?

Jaurès considère que lorsqu'il veut comprendre la vie en société, il a besoin de l'idéalisme, et des valeurs. C'est un débat qui anime aussi Marx, Weber et Benjamin, qui cherchent à comprendre ce qui produit les rapports sociaux. Benjamin prend la métaphore d'un automate jouant aux échecs contre un humain. Caché sous la table, un nain bossu dicte les coups, c'est la théologie.

La spiritualité n'est pas le monopole des religions. A la fin du XIX^e siècle, face à la crise des religions, l'art s'est imposé à leurs places jusqu'à donner aux cérémonies et symboles nationaux une dimension quasi religieuse, comme le proposait Alfred Fouillée, philosophe. Il faut trouver un souffle. La pratique analytique joue aussi car il y a toujours la nostalgie du dieu qui soutient les étoiles. Une fois que l'on en fait son deuil, il faut mettre quelque chose à la place. Si c'est uniquement la technique, la science ou l'économie, le monde devient monstrueux. Cette autre chose est du côté de l'amour, de l'art, de la politique.

Pourquoi parler des terrorismes au pluriel?

Le terrorisme n'est pas le monopole des groupes terroristes. Il se trouve aussi dans l'entreprise par un management de la terreur. Étymologiquement la terreur est effroi, paralysie. En philosophie politique, des penseurs comme Hobbes dans *Le Léviathan*, posent que c'est pour éviter la terreur que les humains acceptent l'État, le « monstre », et délèguent leur force et leur violence à l'État qui en détient le monopole. Hobbes pose la nécessité de la religion comme de l'État car ils préservent les humains de la guerre de tous contre tous, et prennent en charge leur terreur de mourir.

Montesquieu affirme que le libéralisme avec la séparation des pouvoirs, la tolérance, le commerce agréable, etc., est ce qui préserve de la terreur, le principe cardinal de la tyrannie. Celui de la république étant la vertu et celui de la monarchie, l'honneur. Contre la terreur émergent des régimes politiques qui s'inspirent de liberté.

Avec Hannah Arendt, on voit que lorsque les humains perdent le sens du monde commun, ils deviennent la proie du système totalitaire car ils ont peur. Et ce système gouverne par la peur et la terreur.

Le terrorisme n'est pas le monopole ou le fond de commerce des groupes terroristes. Le néolibéralisme est aujourd'hui face à une contradiction puisqu'il enterre les principes libéraux. Ce qui justifie le libéralisme est la tolérance permettant qu'aucun citoyen ne craint d'un autre citoyen parce qu'il a une autre opinion. Dans un régime libéral, et c'est là où le défi du terrorisme est terrible, car il va au-delà du défi par rapport aux institutions et aux lois sécuritaires, le défi des mouvements terroristes est qu'il met en évidence que le libéralisme sur lequel on pouvait s'appuyer pour éviter l'arbitraire, la terreur, n'a pas les moyens de garantir à ces citoyens cette protection, le risque terroriste pouvant survenir n'importe quand et n'importe où.

La terreur et la peur sont des émotions politiques. La question est de savoir quelle politique de l'émotion il faut face à la peur et la terreur.

Comment définir la politique ?

Comme le dit Hannah Arendt, c'est le champ du monde commun, des paroles et des actions. Nous ne sommes pas que dans une société du travail, de l'œuvre et de la fabrique. Nous organisons ensemble la confrontation de points de vue pluriels pour définir le commun.

Il faut organiser des échanges, des débats, des lieux de parole et de transmission où des décisions peuvent se prendre. Actuellement nous constatons une disparition du champ politique qui est entamée de la subjectivité, du rapport du sujet à lui-même. Car d'une part, la démocratie est une démocratie d'élite et qui n'est que représentative ; et d'autre part, ces élites gouvernantes ne sont plus que les fondés du marché. Cette démocratie d'expertise et d'opinion (de spectacle) est en fait une démocratie dégénérée. Les élections ne sont plus que la session de rattrapage des sondages d'opinion.

Que nous disent les expériences en cours défendant de nouvelles utopies émancipatrices comme Notre-Dames-Des-Landes ou Nuit Debout?

Foucault dit que si vous voulez connaître la nature d'un pouvoir, il faut analyser ses formes de résistances. Par rapport au pouvoir technocratique et au rationalisme économique morbide qui s'impose, les formes de résistance sont des microrésistances, des micro-cultures, dans cette crise de la culture, telle que nous la connaissons, mille petites révolutions peuvent s'opérer.

Est-ce que ce sont pour autant des utopies? Rien n'est moins sûr. Ce sont des mouvements qui surviennent aussi spontanément en l'absence de projet politique. Il y a beaucoup de raisons de se sentir orphelins de véritable projet politique aujourd'hui. Nuit debout est d'abord un symptôme de la crise de la démocratie. Le mouvement est important car il se réapproprie l'espace public et la parole. Mais à l'heure actuelle, il n'a pas de débouché politique comme cela avait été le cas en Espagne avec les Indignés qui ont produit Podemos.

Une utopie est d'abord une vision du monde. « Tous les hommes sont philosophes », affirmait Gramsci. Tous ont besoin de donner un sens et une cohérence à leur existence. L'hégémonie culturelle traduit qu'à un moment donné nous sommes captifs d'illusions que nous partageons même quand nous pensons les combattre. Il prend l'exemple des syndicats qui partagent avec le patronat la réduction du travailleur à une force de travail. Ils ne se préoccupent pas de l'éthique des métiers, par exemple, mais se focalisent sur les conditions de travail. Tout ce qui est hors champ du travail ne les concerne plus.

Notre vision est obturée par un certain ethnocentrisme occidental, mais on ne peut pas penser que cette crise de la culture ne soit qu'une crise de l'Occident. Une analyse des facteurs favorisant, d'après Bourdieu, plutôt que de la causalité, montre que de la même manière que le partage géopolitique à la veille de la première guerre mondiale entre la France et la Grande Bretagne a poussé l'Allemagne à exiger d'entrer dans le circuit, et qu'un recentrage autour d'une bipolarisation s'est organisé après la seconde guerre mondiale entre les États-Unis et l'Union soviétique, il y a aujourd'hui un éclai-

tement des pôles traditionnels et une recomposition géopolitique multi centrée.

La crise de la culture au sens de Hannah Arendt concerne essentiellement la crise du politique. La culture, c'est la politique, selon Gramsci.

La crise de l'utopie ne vaut pas pour tous. Le monde tel qu'il est plaît à certains, comme à ceux de l'école de Chicago qui ont travaillé à ce qu'il soit ainsi. Une utopie triomphe et face à elle, il n'y a ni mort du politique, ni crise d'autres utopies, mais des tentatives d'alternatives.

Le néolibéralisme a pu être utopie dans les années 1960 et 1970, mais dans la mesure où le néolibéralisme s'est réalisé, il n'y a plus d'utopie, il n'y a plus à sortir d'un lieu (topos) pour aller à un autre. La seule nouvelle utopie qui semble exister aujourd'hui et qui peut être très dangereuse est celle de la révolution numérique qui donne à voir un monde qui n'existe pas encore et n'est pas encore localisé.

L'objectif de la pensée TINA (There is no alternative) de Thatcher est de faire comme si nous n'avions pas le choix, ni aucune possibilité de rêver. Ce qui débouche sur une nouvelle forme de barbarie. Jonathan Swift, auteur des *Voyages de Gulliver* (1721), proposait dans son roman satirique, une solution technocratique pour mettre fin à la famine en Irlande : le sacrifice d'un nourrisson vendu aux enchères comme « nourrisson » à consommer.

Prenons l'exemple de ce que propose Gary Becker sur l'immigration. Il dit qu'on ne peut pas s'en priver car elle participe à l'économie. Pas question de fermer les frontières, mais dans le même temps, les immigrés, dont les ancêtres n'ont pas participé à la constitution du patrimoine national, vont user ce patrimoine. Gary Becker propose donc de délivrer des permis d'émigrer qui seront vendus aux enchères, un nouveau marché aux esclaves, une bourse des permis d'émigrer qui n'est pas sans rappeler le projet d'immigration choisie lancé sous le quinquennat de N. Sarkozy. Ce modèle d'intelligibilité économique ne peut être qualifié d'utopie.

Les ingérences au Moyen-Orient des puissances occidentales ont été menées maladroitement. Après la chute de Saddam Hussein, Paul Bremer, administrateur provisoire de la coalition, est chargé

en 2003 d'écarter les officiers sunnites proches de l'ancien dictateur au profit des officiers chiïtes pour faciliter leur fidélisation à l'empire américain. Les premiers mis à l'écart se mettent à leur compte, prennent la succession d'Al Qaeda et fabriquent Daesh.

Exporter la démocratie est un projet impossible qui cache mal les intérêts défendus en réalité. Les socialistes comme Jules Ferry avaient déjà commis l'erreur au XIX^e siècle de penser qu'ils pouvaient exporter la raison universelle. Ces maladresses intéressées posent un problème politique et moral concernant la libre décision des peuples à se gouverner eux-mêmes. Les crises naissent aussi de la contradiction entre les valeurs et les principes qui fondent une manière de gouverner et les pratiques de ce gouvernement.

Fabriqué, aidé par l'intermédiaire des États-Unis et de l'Arabie saoudite, Ben Laden a servi les intérêts des Américains pendant la bipolarisation, contre les Soviétiques.

La crainte majeure porte aujourd'hui sur le risque d'une révolution technocratique. L'utilisation généralisée des algorithmes en est un signe.

Le défi tient donc à rapatrier les conflits et la violence dans le champ du politique, du dialogue et de la démocratie?

On ne supprimera pas la violence ni l'agressivité. L'art est aussi un lieu de violence pour tous ceux qui l'investissent. L'amour ne peut se faire sans haine. C'est la notion du désir, un processus d'énamoration qui fonde l'ambivalence fondamentale des sentiments de haine et d'amour.

L'utopie d'un monde de paix a d'autant plus de chance de devenir une vérité demain si vous admettez que vous ne supprimerez pas la pulsion de mort, l'agressivité, la violence, mais que c'est en pouvant les juguler, les lier par des forces de vie et d'amour, qu'elle devient possible.

La singularité de l'individu, loin de la fiction libérale qui insiste sur une autonomie de l'individu socialement fausse, peut être définie par ses liens d'appartenance. Un Athénien de l'époque de Périclès se considérait citoyen et non individu. Hannah Arendt ajoute que si